

En un étrange et familier pays

Gilles Pellerin

Number 35, March–April–May 1989

Littérature soviétique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20129ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (1989). En un étrange et familier pays. *Nuit blanche*, (35), 30–36.



par Gilles Pellerin

EN UN ÉTRANGE ET

On ne va pas en Union Soviétique pour planter son chevalet à l'orée d'un bois de bouleaux et admirer la qualité particulière de l'oblique lumière du Nord. On s'y rend voir autre chose, un ordre social différent, sacrilège pour les uns et incompréhensible pour les autres. Mais la littérature?

Le jour où ont été démis Andreï Gromyko et Egor Ligatchev, j'ai fini la soirée *entre Canadiens*, dans le lieu le plus photographié d'Union Soviétique, la Place Rouge, avec, tout autour de nous, la basilique de Basile le Bienheureux, le mausolée de Lénine et, derrière la muraille et les tours rouges du Kremlin, un des édifices où sans doute s'exerçaient encore à cette heure de formidables jeux de coulisse. La bruine donnait à la lumière, qui çà et là perçait les fenêtres, la teinte des heures indues. Il était tard, trop pour que l'on songe à faire autre chose que respirer une dernière fois l'air de la nuit — car le reportage était terminé et nous nous apprêtions à rentrer au pays —, avec le sentiment de humer un peu d'Histoire. C'est sur la Place Rouge qu'en novembre on se tient le corps raide pour commémorer, selon la formule consacrée, *ces jours qui ébranlèrent le Monde*.

Aussi éprouvions-nous une sensation de débordement: ce qui émane maintenant du Kremlin est appelé à dépasser plus que jamais les frontières soviétiques. En même temps que nous étions envahis par ce que ces secrets palabres d'officine, perceptibles seulement par les fenêtres allumées, évoquaient des Le Carré, Forsyth, Smith ou Ludlum, nous nous sommes laissés gagner par l'excitation perceptible dans tous les coins de Moscou, comme s'il en allait de notre sort autant que de celui des

commentants de l'homme que d'aucuns jugent déjà le plus important de la fin de ce siècle, Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev.

L'axe du Nord

Pourtant, à 800 km de là, la lumière boréale de Leningrad m'intéressait tout autant, je l'avoue, et les corneilles à culottes d'aigle, et les klôns, ces arbres à feuilles d'érable et troncs de marronnier, et les forêts de bouleaux que j'aurais aimé voir autrement que par la vitre du train. Avec Kenneth White (*Estuaire* n° 20, 1981, p. 11-31), je crois au paysage archaïque, je crois que le passage de Behring n'a été rompu que sur les cartes, je crois à certaine communion des terres du Nord, des territoires visités par les Vikings, quel que soit le nom qu'on leur donne, Normands ou Varègues. À Leningrad, où nous avons rencontré le romancier tchoukche Iouri Rytkeou et les attachants écrivains russes Danili Granine et Victor Konietski, l'été des Indiens avait eu une bonne pensée pour nous, le temps d'une balade. Du golfe de Finlande soufflait un vent fort et doux qui, conjugué avec la marée montante, faisait refluer dans la Neva, la Fontanka et les canaux Moïka et Griboïedova, des eaux hautes et agitées, frappées par cette lumière latérale de l'équinoxe d'automne.



«Dos à l'Ermitage, on regarde l'enfilade des musées...» Les bords de la Néva à Leningrad

FAMILIER PAYS

Cette lumière nordique ment volontiers quand elle dessine des perspectives sur les surfaces qui n'en ont pas. Leningrad vaut bien ce mensonge quand on descend la grande avenue Nevski, qu'ici on appelle *perspective* justement, et que, dos à l'Ermitage, on regarde dans le couchant l'enfilade des musées (comme si ça n'était pas déjà assez de l'Ermitage!), dont le fameux Cabinet des Curiosités cher à Tynianov («Une majesté de cire», Gallimard, L'imaginaire n° 113). La lumière, toutefois, ne trompe pas quand elle annonce qu'ici on est à la fin de quelque chose, de la saison, certes, mais aussi du pays, encore que sous ce rapport les frontières aient bougé et qu'on hésite à parler de terre, Leningrad tenant de l'aberration, d'un délire de Pierre le Grand, construite dans un marécage, dans le froid et la pluie, à une extrémité de son empire.

Au delà, dans le pays des bouleaux, je cherchais avidement dans les maisonnettes erratiques semées le long de la voie ferrée ce que j'étais naïvement venu chercher, sur la foi de mes lectures, la façon d'habiter ce qui semble n'appartenir à aucune échelle humaine tellement c'est grand. Et sans doute l'âme russe.

Il comprenait qu'entre autres phénomènes et réalités inconcevables, il lui fallait essayer de déchiffrer un élément peu accessible et encore incompris et inexplicable, à savoir le soi-disant caractère russe, ou ce qu'en style sublime et dans toute la littérature on appelle l'âme russe.»

Victor Astafiev, *Triste polar*, Albin Michel, 1987, p. 48

Histoire d'un hiatus

Je me suis vite rendu compte qu'il n'y a pas pire préalable à la littérature soviétique que celle traduite en français. D'abord, nous n'avons rapidement accès qu'aux *gros noms* et, là comme ailleurs, les débats en cours ne sont pas forcément de leur ressort. J'avais l'air de quoi, à Moscou, dans l'ébullition politique que l'on sait, avec mes *derevenchtchiki* (les Valentin Raspoutine, Vassili Belov, Serguei Zalyguine, Fiodor Abramov — mort en 1983 —, Iouri Naguibine et autres écrivains ruralistes) et leur souci de restituer le substrat terrien dans un ordre politique qui a mieux servi le marteau que la faucille? Bien sûr, j'avais mon lot de questions cherchant les équivalences urbaines (car je suis convaincu qu'une bonne part de la littérature des villes ressortit à une catégorie de terroir, le terroir d'asphalte). Mais à quoi servent les schémas comparatistes ou historiques quand un des termes est considéré comme caduc? Il s'ensuit que les *écrivains qui comptent*, Slavva Pietsoukh, Eugène et Valéri Popov, Victor Erofeïev, Tatiana Tolstoïa, Valéria Narbikova, nous sont à peu près inconnus.

C'est chez les émigrés comme Axionov (fils d'Evguenia Guinsbourg), Vladimir Maximov et les écrivains attachés aux revues *Continent* et *Lettre internationale* qu'on trouve les marques les plus tangibles de ce qui agite le roman moderne. Le *samizdat* (auto-édition à l'usage d'un cercle restreint de lecteurs; par opposition à l'édition d'État, le *gosizdat*) a beau fonctionner dans les deux sens, permettre le passage à l'Ouest, sous forme de manuscrits ou de cassettes, d'oeuvres impubliables et l'introduction en URSS d'oeuvres interdites, personne que j'ai rencontré n'aura lu Axionov, Savitski-Dimov, Limonov ou Sorokine. ▶



Andrei Bitov

Cette photographie est en réalité un photomontage qui a permis de rajouter Maxime Gorki auprès de Tolstoï et Tchekhov; ainsi le trio des écrivains les plus célèbres du début du siècle était-il au complet.

Portrait de Pouchkine, par Kiprenski



Comme si ce n'était pas assez, l'Occidental suscite l'envie en URSS pour peu qu'il ait lu Marina Tsvetaïeva, Iouri Dombrovski (*La faculté de l'inutile*, disponible chez nous en poche — Biblio n° 3034 —, vient tout juste d'être réintroduit), Andrei Platonov, Boris Pilniak, Evgueni Zamiatine et Iossif Brodski (prix Nobel de 1987), même si la clandestinité a réussi des coups fourrés pendant les années noires. L'afflux actuel de parutions a ses mauvais côtés, me disait à la blague mon interprète: «il y a maintenant trop de choses à lire!»

Bref, qu'avons-nous lu de commun à Moscou et Québec? Gogol, Tolstoï, Tchekhov, Dostoïevski, Tourgueniev et Tynianov.

Les laissés pour compte

La nomenclature qui va de Pouchkine à ceux qu'on désigne comme les formalistes russes (Tynianov, Chklovski, Jakobson et d'autres critiques traduits au Seuil par Tsvetan Todorov) donne le vertige. C'est sans compter avec l'époque contemporaine et toutes les misères que les régimes dits de stagnation ont fait subir



Le romancier leningradien, Danil Granine

à la littérature. Si les années 50 et 60 ont été marquées par l'*ottepel*, le dégel krouchtchévien (le mot bannière vient d'un roman d'Ilia Ehrenbourg publié en 1954 dans les mois qui ont suivi la mort de Staline), il reste un formidable rattrapage éditorial à effectuer, ce à quoi s'emploient unanimement les Dmitri Evdokimov et Nadejda Scriabina (aux éditions Moskovski Rabotchi — L'ouvrier moscovite), Andreï Dementiev (à la revue *Iounost — Jeunesse*), Grigori Baklamov (chez *Znamia — L'étendard*), Vladimir Kostrov (à *Novy Mir — Nouveau Monde*), Alexandre Rudenko-Desnyak (de *Droujba Narodov*), Oleg Mikitenko (à *Vsesvit* de Kiev), Volodimir Drozd (de *Kiiv*) et Boris Nikolski (de *Neva*, Leningrad) rencontrés lors de la tournée.

Cette avalanche en cours et à venir corrige assurément les graves lacunes du gosizdat et donne accès à des titres fondamentaux de la littérature soviétique, *Les enfants de l'Arbat* d'Anatoli Rybakov étant le plus célèbre d'entre eux. Cependant les quotas de papier retardent la totale et définitive reprise en mains des activités éditoriales telle qu'on pourrait en tracer le tableau idéal. Surtout, j'ai rapidement eu l'impres-

sion — et personne des rédactions sus-mentionnées n'aura réussi à m'en dissuader — qu'une génération d'écrivains allait en faire les frais. Qu'est-ce qu'un délai de publication de cinq ans (voir *Triste polar* de Victor Astafiev, Albin Michel) alors que dans les périodes de stagnation non seulement n'était-on pas publié mais risquait-on aussi d'être invité à séjourner dans un camp de vacances, là où il fait très froid (l'ironie n'est pas de moi)?

On ne va pas en URSS pour ses paysages ou son climat mais parce qu'on en attend une nouvelle perception de soi. On y vit un cours accéléré de politique, d'Histoire, d'anthropologie, à chaque instant, dans la rue, dans la politesse du thé et des pâtisseries qu'on vous sert généreusement chez chaque éditeur, dans les files que toutes les autres revues vous auront décrites. Aussi n'oublie-t-on jamais son propre point de vue — et surtout qu'on en a un! Quand on collabore à une revue comme *Nuit blanche*, jeune, née des lacunes qu'il fallait combler dans la structure éditoriale québécoise, quand on est soi-même engagé dans la pratique et la diffusion d'un genre réputé non viable sous nos francophones latitudes comme l'est la nouvelle, quand on n'a pas l'âge des palmes honoris causa, on a une attention spéciale pour les inconnus de 30 et 40 ans dont ce reportage ne peut que soupçonner l'existence.

Vigueur et rigueur morales

À ceux-là la perestroïka risque de paraître un processus de restructuration bien long, d'autant plus qu'édition et littérature s'appuient sur des principes moraux. Dans un pays où l'interdit de publication sévit depuis si longtemps qu'il devient impensable d'en attribuer toute la ►

faute au communisme (et où toute coercition semble traîner, comme son corollaire siamois, le mode d'emploi de son contournement), on ne s'étonnera pas d'apprendre que les revues refusent tout texte susceptible de dresser les peuples les uns contre les autres ou d'inciter à la violence et à la guerre. Ça nous change d'*Allô police* et de *Soldiers of Fortune*. Admettons que je n'ai rien dit: je n'entends pas faire le procès d'une telle prescription puisque, depuis Voltaire, je ne crois pas que personne y soit arrivé. De plus, cela suppose un regroupement de pièces à conviction très embêtant, l'étalage indifférencié — on a de l'éthique — de *Mein Kampf*, *Les chants de Maldoror*, la lettre courroucée d'un lecteur du West Island qui réclame qu'au Québec on *speaks white*, les oeuvres immortelles de Reggie Chartrand et Ozzie Osbourne, et tout ce que les éditeurs de chez nous publient à seule fin d'empocher une subvention sans chercher à en assurer la diffusion.

J'ai été plus inquiet d'entendre que la littérature est le fait de gens expérimentés et de comprendre qu'il était alors fait mention de la réputée *expérience de la vie* plus que de celle acquise crayon à la main. Hé! les p'tits jeunes, on en a bavé pendant la stagnation quand vous n'aviez pas encore le nombril sec, alors laissez-nous vous instruire! D'abord, ça nous renvoie Rimbaud dans les limbes. Deuxio, cela assigne à la littérature une valeur didactique qui n'est peut-être pas aussi affranchie qu'elle le prétend des préceptes un peu carrés du réalisme socialiste. Régine Robin a eu à ce propos une formule heureuse (*Le réalisme socialiste*, Payot, 1986) en parlant du sacrifice de l'effet de texte au profit de l'effet de thèse.

Les dirigeants des revues sont à la recherche de leur temps perdu. Nos préoccupations esthétiques et critiques tombent alors dans l'oreille de sourds. On se rappelle les mots d'André Gide: «Je pense tout le temps que des événements si importants se préparent qu'on a presque honte de s'occuper de la littérature». Sans doute. Il n'empêche qu'au pays de Vladimir Propp, Mikhaïl Bakhtine, Boris Tomachevski et Victor Chklovski, j'aurai été déçu de n'entendre de préoccupations formelles que de la part de Danili Granine (son aspiration à faire disparaître le sujet des *rasskazy*, les récits courts) et Andreï Bitov (la fonction structurelle des répétitions).

«Oh, Mister Ivanko, do you speak English?

—Yes, of course, éliteul.

Mister Ivankok fait asseoir Mister Hopkins à la place d'honneur. Que pourrait recommander Mister Ivanko, parmi les derniers romans des meilleurs écrivains russes?

— Hem... hem... nous avons plusieurs romans *intellectuels* sur la vie des kolkhozes. Ça ne vous va pas? Une histoire d'amour? Nous avons ça aussi. Les héros: un homme, une femme. Lui, un bon travailleur, fait tourner plusieurs machines, mais manque d'initiative. Il travaille sur huit machines, et ça lui suffit. Elle, comme toutes les filles de son équipe, en fait marcher dix. Bien sûr, on se moque de lui, et elle fait un article à son sujet dans le journal mural de l'usine. Ainsi naît leur amour. La grande scène érotique, c'est quand elle le critique à la réunion des komsomols.»

Vladimir Voïnovitch. *L'Ivankiade ou Comment l'auteur emménage dans son nouvel appartement*. Seuil, 1979, p. 111-112, *passim*.

Toujours un poème

Tous les livres et auteurs bien intentionnés établissent la primauté de Pouchkine dans la littérature russe. Cette vénération s'accompagne évidemment d'une contrepartie qui me semble caractériser l'humour national, cette étonnante prolixité dans l'auto-dérision. Dans *Le roseau révolté* (Actes Sud, 1988), le personnage d'Einar, un Suédois, demande sans cesse à la narratrice, Russe exilée à Paris: «Y a-t-il un poème qui s'applique à la situation présente?» L'art de Nina Berberova, cette romancière qui ne tolère pas les mécaniques itératives, consiste ici à lui faire répondre que oui, sans pour autant donner ce poème.

Malgré le douloureux silence qui lui fait suite, l'assertion pourra paraître prétentieuse. *Sur le terrain*, il m'a été donné d'en constater la véracité: il n'y a pas de situation qui ne puisse être commentée, soulignée, célébrée, anoblée par un poème. Ou un proverbe. Ou une histoire. Les lecteurs de *Le communisme est-il soluble dans l'alcool?* des frères Meyer (Points n° A-28) savent que le répertoire soviétique est généreux et hilarant. Comme partout ailleurs, on a ses Newfies (et ils varient d'une république à l'autre). Chose plus surprenante, les Russes ne dédaigneront pas de se désigner comme leurs propres Newfies. Arrosé de vodka sibérienne (à 45°), cela donne un humour costaud. Fait intéressant et vérification faite, un collectionneur étranger de ces histoires où les chefs d'État sont tournés en bourriques, Staline, Brejnev, Ronnie & Nancy, constatait que Raïssa et Mikhaïl avaient jusqu'ici été épargnés.

«Ma génération parle de Pouchkine avec ironie. C'est comme pour le bon Dieu, tout a déjà été dit. L'âme russe, c'est démodé, comment dit-on? ah oui! Dieu ait son âme!» — Nina Berberova

Victor Nekrassov, méfiant, déclarait à *Lettre internationale* que «les lois andropoviennes avec l'étranger ne sont ni abolies ni appliquées». Cela finit par constituer la plus étrange *terra incognita* aux yeux des visiteurs. Tout le monde connaît par ailleurs la vigueur du marché noir soviétique (au fait, les cours du jean ont chuté, avis aux *pedleurs* désireux de passer leurs prochaines vacances dans les halls d'hôtels de Kiev, Odessa ou Leningrad). La police semble plutôt laxiste sur ce chapitre, ce qui enlève beaucoup de *thrill* auxdits *pedleurs* convaincus que le KGB fourre des micros jusque dans les blinis. Il faudrait peut-être s'aviser de l'institutionnalité du marché noir grâce à laquelle il nous est possible à nous de payer bien moins cher, sur présentation de devises fortes dans un *bérioizka* — boutique où les roubles ne sont pas acceptés —, un produit difficile à trouver sur les tablettes des magasins. J'aurais mauvaise grâce à dénoncer cette société de privilèges après y avoir eu droit (chauffeur privé y compris)¹ pendant deux semaines. Aussi me contenterai-je de recommander la lecture de *L'Anti guide de Moscou* de Dimitri Savitski-Dimov (Ramsay), du *Lieutenant Kijé* de Iouri Tynianov (L'imaginaire n° 113; le récit, datant de 1927, raconte la carrière militaire glorieuse d'un officier qui n'existe que sur une liste), de *La plongée* de Lydia Tchoukovskaïa (Calmann-Lévy) et de *L'Ivankiade* de Vladimir Voïnovitch (Seuil) comme quatre



L'écrivain moldave Grigori Baklamov, rédacteur en chef de la revue *Znamia* depuis 1986

modulations contrastées de ce qui dans l'ordre social russe nous déconcerte.

Le statut de l'écrivain

Cette configuration sociale donne aux écrivains un statut particulier, vérifiable au premier chef à certaine aisance matérielle acquise par ceux qui sont reconnus par leurs pairs. Nous voilà tout au moins en présence de citoyens choyés par l'estime de leurs concitoyens² et les gratifications que plusieurs écrivains québécois nécessaires pourraient leur envier.

La reconnaissance par les pairs et l'aval consenti par les éditeurs se monnaient d'une manière qui paraîtra insolite à quiconque est au fait des modes de rétribution des écrivains. Si chez nous on verse aux auteurs des redevances rendant compte des livres vendus, en URSS on paie les auteurs pour le travail réalisé, sur la base d'un système qui tient compte à la fois du tirage, de la longueur du texte et des rééditions (la pratique est étendue aux traducteurs). Comme les Soviétiques sont des lecteurs compulsifs (et j'ai pu le vérifier dans plusieurs librairies), les première et troisième variables sus-mentionnées permettent aux écrivains, y compris les poètes, des revenus pour nous enviables. Le critère de la longueur des manuscrits, appliqué chez nous dans les magazines, semble à première vue contraire à l'esthétique dès lors qu'il s'agit de poésie et d'oeuvres narratives — n'oubliez pas le nouvelliste derrière le reporter! Nos informateurs ont été les premiers à reconnaître qu'une telle pratique assurait la pérennité des formats romanesques russes réputés costauds (sans compter que, pour des raisons esthétiques,

celles-là, on appelle nouvelle *Au bord de l'Irtych* de Sergueï Zalyguine, un livre plus long que la moyenne des romans québécois!).

«Le héros de la soirée était lancé:

— Toute la poésie russe depuis ses origines n'est rien d'autre que flagornerie et tortillements du derrière... Nekrassov a au moins eu le courage de le reconnaître: «Je n'ai pas monnayé ma lyre, mais parfois...» Tous, ils ont plus ou moins vendu leurs lyres...

— Permettez, permettez, fit l'avocat, livide. Bien sûr, Nekrassov a fait un certain nombre d'erreurs. Mais que dire de Pouchkine?

Le poète de salon éclata d'un vaste rire et téta de nouveau au goulot.

— Et qui donc a écrit: «On ne vend pas l'inspiration, mais on peut vendre un manuscrit»? Qui mendiait auprès du tsar un uniforme de gentilhomme de la chambre et lui écrivait des odes en prétextant ne pas être un flatteur, sous prétexte qu'il *faisait librement son éloge*? Joli, le génie national!

— Hors de ma maison! hurle le vieil avocat. Vous ne pouvez pas être poète si vous parlez ainsi de Pouchkine!

L'invité ne se calmait pas pour autant.

— Toute votre fameuse culture russe, ce n'est que de la dorure sur des chaînes d'esclaves. Le patriotisme vous a fait perdre la tête. Votre patriotisme, ce sont des sanglots dans les tabliers gras de paysannes incultes, de l'idolâtrie devant un peuple créé de toutes pièces... Une intelligentsia en chaussettes sales... Il n'y a que l'Occident... Et encore! On l'a complètement perverti avec le mythe de la *mystérieuse âme russe*...»

Evgueni Evtouchenko, *Les baies sauvages de Sibérie*, 1982, Presses Pocket n° 2149, p. 270-271, *passim*.

L'âme russe

Je redoute que les nécessités techniques de ce reportage ne donnent en bout de ligne que le chromo attendu de la littérature et de la culture soviétiques. Nous nous piquons de notre avance technologique — réelle, évidente — et prêtons à l'URSS les vilénies technocratiques. Doux commerce du langage! Aussi risquons-nous d'être surpris en constatant les préoccupations spirituelles qui émanent des oeuvres et des écrivains.

«Quand il devait faire une marche de nuit. Séliванov [...] envoyait tout ce qui autour de lui se reposait dans l'obscurité après s'être libéré de sa forme.»

Léonide Borodine, *La troisième vérité*, Gallimard, p. 88

Une blague d'abord, puisque l'âme russe se réclame de certaines incapacités, de ce qui en ferait l'envers du savoir-faire germanique. Des Japonais arrivent en Russie dans le cadre d'un échange technologique. On leur montre des moissonneuses-batteuses et tout le bataclan des films documentaires. Qu'est-ce qui vous a le plus impressionnés? «Les enfants», est-il répondu. On lève alors un verre aux enfants qui méritent tout notre amour, etc. «Mais encore? — Les enfants.» On relève le verre à la santé des Japonais en qui les Russes reconnaissent des gens profondément humains puisque les enfants russes sont chouchoutés. N'empêche, «à part les enfants, qu'est-ce qui vous a impressionnés? — Les enfants. C'est la seule chose convenable que vous sachiez faire par vous-mêmes!»

À *Droujba Narodov*, Lev Anninski a relevé le gant du russisme même s'il sait que toute définition est aussitôt soumise à sa propre dérision. L'Histoire du XX^e siècle a prouvé selon lui que l'âme russe avait erré en voulant s'élever à l'échelle planétaire alors qu'elle est essentiellement terrienne (et la veine des *derevchtchiki* s'explique par la réappropriation du vieux fonds culturel). Si Tchekhov a été génial de percevoir l'âme russe (mélange de haine et de compassion, selon Astafiev, d'hostilité contre l'autorité et d'agressivité entre pairs dans les rapports quotidiens) au sein d'une société relativement stable, imaginons alors le talent de Pietsoukh qui traque, lui, ses héros dans la désagrégation actuelle du tissu social.

«Ses années de service avaient étouffé en lui toute pitié pour les criminels, cette pitié russe universelle, incompréhensible et inexplicable, qui depuis des siècles immémoriaux alimente dans la chair vive de tout Russe une inextinguible soif de compassion, d'aspiration au bien, tandis que dans cette même chair, dans l'âme russe *maladive*, dans l'un de ses obscurs recoins se cache une méchanceté inexplicable, et encore inexplicable, prompt à s'enflammer et à se déchaîner aveuglément...»

Victor Astafiev, *Triste polar*, Albin Michel, p. 158

L'humour est peut-être l'arme ultime des pauvres gens, ceux-là qui peuplent encore et toujours la littérature russe. L'étymologie incertaine de *slave*,

groupe ethno-linguistique auquel appartiennent notamment Russes, Biélorusses et Ukrainiens, nous apprend (voir à ce sujet Francis Conte, *Les Slaves*, Albin Michel, 1986, p. 113-117) que notre mot *esclave* en dérive³. D'autre part, une hypothèse polonaise confère au mot une essence géographique, désignant les peuples des marécages, les gens de la boue. C'est fort séduisant pour tout folkloriste que l'iconographie de la botte enchanterait. C'est par ailleurs une hypothèse que Napoléon et Hitler sont allés, pour leur plus grand malheur, vérifier sur le terrain.

J'ai rencontré pendant deux semaines des gens animés par la conviction d'être proche des choses essentielles. J'ai repensé à tous ces personnages, de Tchekhov à Trifonov, rivés au sol, à leur nature terrienne, comme s'il était vrai que la boue est notre essence même, ainsi qu'on le lit dans la Bible. Et puisque *mot* se dit *slova* en russe, il me semble permis, au nom des coïncidences phonologiques et du plaisir des sonorités, de voir dans la littérature russe (et dans les marques qu'elle a imprimées dans les autres littératures, soviétiques et mondiale) le chant profond qui monte de la terre. Quelque part dans le paysage archaïque qui est un peu le nôtre. ■

1. Pour cela aussi existe une expression, *voyager à la Potemkine*. Avant d'être un cuirassé de révolution et de cinéma, le général Potemkine fut le favori de Catherine la Grande pour qui il faisait construire des décors extérieurs peints quand elle visitait les villages de son empire. Faute d'avoir pu rencontrer les écrivains souhaités, j'ai été traité avec égard, vu un spectacle du Bolchoï, visité monastères et musées, habité les meilleurs hôtels, mangé aux meilleures tables.

2. On se prend à rêver de l'audience d'un Valentin Raspoutine, natif des rives du Baïkal, qui a alerté les écrivains contre un projet de détournement de fleuves (on pense à certain projet abitibien) et obtenu gain de cause auprès du gouvernement.

3. Un autre peuple slave, les Serbes, s'est offert une étymologie tout aussi réjouissante: *serbe* dérive en effet de *serf*.

Une bibliothèque russe idéale: une des littératures nationales les plus importantes en Occident, tant par son influence que par son abondance, la littérature russe, a été amplement traduite en français. Vous proposer une bibliographie sélective aurait donc pu être une tâche ardue, si André Siniavski ne l'avait déjà fait et bien fait dans *La bibliothèque idéale* présentée par Bernard Pivot (Albin Michel, 1988). Voici donc ses 25 premiers choix où se mêlent judicieusement classiques et contemporains, ainsi que quelques nouveautés de 1988-1989:

Le Maître et Marguerite de Mikhaïl Boulgakov, Livre de poche; *Récits de la Kolyma* de Varlam Chalamov, Fayard; *L'idiote* de Fiodor Dostoïevski, Folio; *Les âmes mortes* de Nicolas Gogol, Folio; *Un héros de notre temps* de Mikhaïl Lermontov, Folio; *Le Docteur Jivago* de Boris Pasternak, Folio; *La fille du capitaine* d'Alexandre Pouchkine, Presses-Pocket; *Le pavillon des cancéreux* d'Alexandre Soljenitsyne, Presses-Pocket; *La steppe d'Anton Tchekov*, Aubier-Montaigne; *Anna Karenine* de Léon Tolstoï, Livre de poche; *Cavalerie rouge* d'Isaac Babel, Folio; *Pétersbourg* d'Andrei Biely, Points-Seuil; *Le monsieur de San Francisco* d'Ivan Bounine, Stock; *La faculté de l'inutile* d'Iouri Dombrovski, Livre de poche; *Oblomov* d'Ivan Gontcharov, Folio; *Enfance* de Maxime Gorki, Folio; *Vie et destin* de Vassili Grossman, Presses-Pocket; *Les douze chaises* d'Ilf et Petrov, Scarabée et Cie; *Lady Macbeth au village* de Nicolas Leskov, Folio; *La défense Loujine* de Vladimir Nabokov, Folio; *Djann* d'Andrei Platonov, 10/18; *Premier amour* d'Ivan Tourgueniev, Livre de poche; *La mort du Vazir-Moukhtar* d'Iouri Tynianov, Folio; *Nous autres* d'Evgueni Zamiatine, Gallimard; *Les hauteurs béantes* d'Alexandre Zinoviev, Presses-Pocket.

Nouveautés: *La maison Pouchkine*; *Roman de l'humiliation infinie* d'Andrei Bitov, Albin Michel; *La plongée* de L. Tchoukovskaïa, Calmann-Lévy; *Sauf-conduit* de Boris Pasternak, L'imaginaire Gallimard; *Un nuage d'or sur le Caucase* de A. Pristavkine, Laffont; *La résurrection de Mozart* de N. Berberova, Actes Sud; *Les hommes du Tsar* de V. Volkoff, Âge d'Homme; *La paix soit avec vous* de V. Grossman, Âge d'Homme; *Maman j'aime un voyou* de N. Medvedeva, Climats; *La flûte enchaînée* de A. et L. Shargorodsky, Gallimard; *Les vieux livres* de V. Makanine, Alinéa.